

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, par an	41 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Artistique, par an	42 0 0
Aux deux publications réunies, par an	41 10 0
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion	25 00
Dix lignes et au-dessous, première insertion	30 00
Au-dessus par lignes	35 00
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Afranchir les lettres.)	

Contemporains Illustres.

SIR ROBERT PEEL.

(Suite.)

Le nouveau ministère débuta par un échec. Lord John Russell proposa l'abolition du *test and corporations acts*, deux vieilles lois tombées en désuétude, qui frappaient d'incapacité, pour certains emplois, les membres des sectes dissidentes. Sir Robert Peel combattit avec force la motion de l'orateur whig, qui passa cependant à une majorité de 44 voix. Les tories purs s'étonnèrent quelque peu de voir leurs deux chefs rester aux affaires malgré cet échec. Mais ce fut bien un autre étonnement quand on vit les deux champions les plus intrépides de la suprématie protestante, ces deux hommes qui, un an auparavant, déclaraient encore que toute concession à l'Irlande était dangereuse au salut de l'état, ces deux hommes venir eux-mêmes proposer cette fameuse loi d'émancipation qui appelait l'Irlande à l'égalité civile et politique. Lorsque sir Robert Peel, après avoir au préalable renvoyé à l'université d'Oxford le mandat qu'il en avait reçu, vint à la chambre des communes expliquer, avec force précautions oratoires, comment il avait cru devoir céder à l'attitude toujours plus menaçante de l'Irlande, sa déclaration fut accueillie dans tous les rangs de l'aristocratie et du clergé, même du peuple, par une explosion de clameurs et d'injures. Les deux idoles des tories devinrent tout à coup des objets d'horreur, des monstres, des traîtres, des Judas, des renégats, des papistes. J'ai dit ailleurs comment lord Wellington fit tête à l'orage avec le silence silencieux d'un vieux soldat. Sir Robert Peel, moins indifférent que lui à des sympathies qu'il ne pouvait se permettre de perdre, et qui avait hésité longtemps avant d'affronter la tempête, fit des prodiges d'éloquence pour justifier cette honorable palinodie, ce grand acte de justice politique, par l'argument de la nécessité. Les tories ne répondirent que par un redoublement d'invectives. Dans sa famille même Peel trouva des voix accusatrices; les bonnets carrés d'Oxford renièrent leur disciple chéri, et le remplacèrent par un tory forcené, sir Robert Inglis. Quelques tories plus furieux encore, entre autres le marquis de Blandford, se firent radicaux de désespoir. Les Irlandais eux-mêmes, peu reconnaissants d'un acte de justice obtenu par la force, proclamèrent, par la voix d'O'Connell, « que sir Robert Peel, traître à son parti, ne pouvait être fidèle à aucun. »

Devant cette réprobation universelle, l'illustre tory, loin de plier, se dressa de toute sa hauteur; pendant plus d'un il lutta avec un courage merveilleux contre une coalition formidable, recrutée sur les bancs opposés du Parlement. Il était près de succomber quand la révolution de Juillet vint tout à coup donner aux esprits une impulsion plus vive et élargir le terrain du combat.

Le cri de réforme, transmis par le peuple aux whigs, retentit bientôt d'un bout de l'Angleterre à l'autre; les deux ministres tories répondirent à ce cri par une démission. Les whigs arrivèrent enfin au pouvoir, et sir Robert Peel, renvoyé dans l'opposition, vit bientôt cette aristocratie et ce clergé, qui l'avaient tant maudit, accourir à lui en le suppliant de les défendre contre le flot grondant de la démocratie.

Généreux par caractère et par ambition, oubliant le passé, et plus fort que jamais, Peel reprit son poste de commandement, et alors commença, au sujet du bill de réforme, cette longue et mémorable lutte des Communes contre les Lords, qui dura dix-huit mois; lutte acharnée où Robert Peel combattit pour une mauvaise cause avec un magnifique talent, un courage et une constance infatigables; cependant il fallut céder au nombre, à la force et au droit. Les bourgs pourris furent emportés d'assaut, les vieilles fictions électorales disparurent, le principe de la représentation vraie et loyale prévalut; le *reform bill* devint loi de l'état; le Parlement fut dissous; de nouvelles élections eurent lieu, en vertu de la nouvelle loi, le 29 janvier 1833; et à sa rentrée dans le Parlement réformé, le chef du parti tory s'aperçut avec douleur, mais sans effroi, que les deux tiers de son armée étaient restés sur le champ de bataille.

Le parti tory était réduit à cent quatre-vingts membres. Sir Robert Peel ne se découragea pas; ferme et modéré tout à la fois, il accepta sans hésiter les faits accomplis, et ne songea plus qu'à les faire servir au triomphe de ses opinions. « C'est alors, dit M. Duvergier de Hauranné, qu'on le vit, profitant de la réaction qui suit naturellement tout grand effort politique, tendre d'un côté la main à ceux que les progrès des idées réformatrices commençaient à effrayer, et de l'autre les restes frémissants du

vieux parti tory, et poser ainsi les bases du grand parti qui, sous un nom nouveau, le reconnaît à juste titre pour son chef. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les crises intérieures qu'eut à subir le ministère whig. Sir Robert Peel sut, avec une grande sagacité, mettre à profit les fautes, les alliances forcées de ses adversaires et les exigences de leurs alliés. Grâce à lui, le parti tory, calmé, contenu, discipliné et devenu le parti *conservateur*, commençait à se relever un peu de sa défaite lorsque, vers la fin de 1834, un caprice du roi Guillaume vint tout à coup déranger les patientes combinaisons de Peel, en le forçant de former avant le temps un ministère tory impossible, et de prolonger ainsi pour quelques années encore la vie du ministère whig.

Sir Robert Peel était allé passer l'hiver à Rome lorsqu'il reçut, en novembre 1834, un message du roi qui venait de renvoyer brusquement le ministère Melbourne, et qui l'invitait à se rendre sur-le-champ à Londres, pour composer et présider un nouveau ministère avec le concours de lord Wellington. Sir Robert Peel partit, arriva à Londres le 9 décembre, forma péniblement une administration nouvelle dont plusieurs de ses amis refusèrent de faire partie, n'ayant pas confiance en sa durée. Le parlement fut dissous; le résultat des élections nouvelles parut d'abord douteux, mais la victoire ne tarda pas à se prononcer. Battu une première fois sur la question de la présidence de la Chambre, battu une seconde fois sur la question de l'Adresse, battu une troisième fois sur la question de l'*appropriation*, c'est-à-dire sur la proposition faite par les whigs d'*approprier* l'excédant des revenus de l'Église anglicane en Irlande aux besoins de l'instruction publique dans ce pays; battu partout et toujours, malgré de remarquables efforts d'éloquence, sir Robert Peel se décida enfin à se retirer; le cabinet tory fut dissous quatre mois après sa formation, et lord Melbourne revint aux affaires un peu plus fort de la tentative avortée des tories.

De 1835 à 1839, le ministère Melbourne, repoussé par la Chambre des lords, vécut sur une majorité minime et mobile à la Chambre des communes, majorité due tantôt aux radicaux, tantôt aux voix irlandaises dont dispose O'Connell. Sir Robert Peel ne lui laissa pas une minute de repos; dirigeant toujours son plan d'attaque sur le côté faible de son ennemi, il le combattit surtout dans ses alliés. — Aux classes moyennes il annonça que le ministère se laissait déborder par les radicaux, et mettait en péril leurs plus chers intérêts; à l'Angleterre entière, au sein de laquelle vit toujours, même chez des hommes très-éclairés, une haine et un mépris invétérés pour l'Irlande, il signala lord Melbourne comme le protégé, le très-humble serviteur d'O'Connell, et chaque concession, même la plus juste, faite à l'Irlande, comme un acheminement à la suprématie du papisme. Cette manœuvre habile réussit au mieux; chaque élection partielle produisit une voix de plus pour le parti conservateur et une voix de moins pour le parti whig, si bien qu'un jour, au commencement de 1839, lors de la présentation du bill de la Jamaïque, l'appui des radicaux venant à manquer à lord Melbourne, il reçut un échec qu'il jugea assez significatif pour donner sa démission; et sir Robert Peel, appelé à former un nouveau cabinet, était sur le point de recommencer avec plus de chances de succès l'entreprise avortée en 1835, lorsqu'un incident bizarre vint tout à coup le forcer d'ajourner encore son triomphe.

La jeune reine Victoria, soit parce que lord Melbourne est plus aimable que sir Robert Peel, soit parce que lord Palmerston est mieux cravaté que lord Wellington, soit pour toute autre cause, la jeune reine Victoria, on le sait, n'aime pas les tories. Sir Robert Peel, jugeant peut-être que cette répugnance disparaîtrait avec un certain entourage auquel il l'attribuait, se permit, en vrai ministre constitutionnel, d'exiger avant toute chose de la reine le renvoi de deux dames de la cour, dont les figures ne lui revenaient sans doute pas. La reine, disposée à subir les tories, mais non point à leur sacrifier les dames de sa cour, la reine refusa net. Dès le lendemain sir Robert Peel remettait ses pouvoirs, lord Melbourne reprenait les siens, et, au milieu d'une polémique de journaux assez burlesque, et digne du sujet, la lutte recommençait plus vive que jamais entre les deux grands partis qui se divisent l'Angleterre. On sait comment elle a fini; on sait comment, durant près de deux ans, le ministère whig a traîné une vie languissante, signalée par une longue suite d'échecs; comment le coup de tête de lord Palmerston en Orient n'a servi qu'à l'affaiblir davantage en lui aliénant les radicaux; comment, après avoir épuisé tous les moyens d'existence et recouru au moyen extrême, la dissolution de la chambre, il a été obligé de se retirer devant la plus imposante majorité qui se soit vue depuis le bill de réforme; comment enfin sir Robert Peel, à force de persévérance et de talent, en combinant habilement l'énergie avec la modération, a su en 8 ans relever, reconstituer son parti, qui semblait à jamais écrasé, et reconquérir le pouvoir, appuyé par les sympathies évidentes du pays, par la chambre des lords, et par 368 voix de la chambre des communes.

Maintenant comment gouvernera-t-il ces voix discordantes? Comment refrénera-t-il ces vieux tories entêtés qui n'ont rien appris et rien oublié? Comment supportera-t-il la protection compromettante, les exigences et les colères des sir Robert Inglis, des Pringle, des Plumtree, etc., etc.? Comment le *sanguinaire* Peel, pour me servir des expressions de l'*hyperbolique* O'Connell, s'arrangera-t-il avec l'Irlande? Comment se tirera-t-il des embarras financiers et des trois délicats problèmes d'économie politique qui lui ont légués ses prédécesseurs? Tout ceci combiné avec l'opposition whig, l'opposition radicale, l'antipathie avouée de la reine, et sans compter les questions extérieures, tout ceci forme une situation assez embarrassante pour rendre difficile un jugement sur l'avenir. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, si l'illustre chef du ministère actuel dépoie dans l'exercice du pouvoir l'habileté qu'il a déployée pour le conquérir, il triomphera sans doute de tous les obstacles, et alors le nom de sir Robert Peel n'aura rien à envier aux plus grands noms de l'Angleterre.

Encore un mot sur Peel comme homme d'état.

J'ai déjà dit, et le lecteur a pu voir que sir Robert Peel, trop élevé d'esprit et trop modéré de caractère pour ne pas savoir céder à propos à des nécessités bien constatées, était cependant essentiellement *conservateur* dans toute l'acceptation du mot, c'est-à-dire que pour lui l'avantage d'innover ne valait jamais le danger de détruire. Mais je n'ai point assez dit, ce me semble, que cet amour du *statu quo* portait chez lui exclusivement sur les questions politiques et religieuses. Hors de là, et pour tout ce qui tient aux réformes judiciaires et administratives, il s'est toujours montré pour le moins aussi progressif qu'un whig; l'Angleterre lui doit beaucoup sous ce rapport. C'est lui qui, le premier, a introduit un peu de lumière et d'ordre dans ce chaos de lois contradictoires entassées depuis des siècles, qu'il appelle le code pénal anglais; c'est lui qui s'est permis, au grand scandale des *attorneys* de son pays, de porter une main profane sur l'ineffable dédale de la procédure anglaise; on a calculé que son procédé de codification simplifiée avait réduit en moyenne 13,162 lignes à 2,877. C'est encore sir Robert Peel qui a introduit dans l'organisation municipale et la hiérarchie administrative autant de centralisation qu'en comporte l'esprit anglais; c'est lui enfin qui, en 1829, a créé un corps spécial pour la police de Londres, jusque-là confiée à une sorte de garde civique organisée par les paroisses, et fonctionnant avec une langueur préjudiciable à la sûreté publique.

Reste maintenant, pour compléter cette notice à tracer une esquisse de l'homme et de l'orateur. N'ayant jamais vu l'un, n'ayant jamais entendu l'autre, je serais dans les conditions les plus propres à faciliter l'exécution d'un beau portrait de fantaisie, riche d'antithèses et de traits, et qui plairait singulièrement au lecteur; mais j'aime mieux ne pas profiter de mes avantages, et me contenter tout simplement de reproduire ici différents portraits tout faits, qui se ressemblent assez peu les uns aux autres pour offrir l'intérêt de la variété.

(A continuer.)

FEUILLETON.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

LE MARQUILLIER.

(Suite.)

V.

LA MAISON-AUX-LAURIERS.

Le lendemain, le colonel, bien qu'il eût passé une nuit fort agitée, s'était levé de grand matin fort inquiet du Balafre, il l'avait fait chercher dans tous les cabarets de Mennecey et des environs, car à Mennecey, si n'y avait pas d'auberges. Enfin, sur le midi, Séraphin vint prévenir le comte que son *soldat* avait été retrouvé chez le notaire Gonin; Hector y courut.

— Te voilà donc ! exclama-t-il d'un ton tout à la fois de reproche et de satisfaction; où diable étais-tu ? Je te fais chercher partout de puis ce matin.

— Ce n'était pas la peine, mon colonel, répondit froidement le grognard; à mon âge on est sage (il appuya sur le mot), et on ne se perd pas; toutefois, je vous remercie de votre politesse; me revoilà !

— Je te demande bien pardon, reprit d'Harleville, c'était, parbleu ! bien la peine ! Je vou-

lais savoir ce que tu étais devenu : il fallait bien que tu fusses quelque part ?

— Alors, mon colonel, vous avez pu vous convaincre que je n'étais pas à cet endroit-là ? — Voyons, trêve de paroles inutiles; qu'as-tu fait hier, après nous avoir quitté si... bêtement ? (Ici le grognard fit un mouvement); le colonel reprit : Oui, si bêtement; mais il ajouta aussitôt : Tu as raison, ne parlons plus du passé, nous avons encore l'avenir devant nous. Où as-tu couché cette nuit ?

Je vais vous narrer la chose, mon colonel, mais pas ici.

— Tu as raison, suis-moi.

Lorsque d'Harleville et le sergent eurent quitté l'étude du notaire, le vieux soldat rompit le premier le silence en disant :

— Imaginez-vous, mon colonel, qu'hier, en battant en retraite, je me suis dit : « Magloire, mon ami, il est un peu tard pour aller demander, même en payant, l'hospitalité de porte en porte, dans un pays que tu ne connais pas; les autorités de l'endroit sont couchées, ainsi point de billet de logement à espérer; et puis si on te rencontre, on te prendra pour un brigand dépaycé, et si les villageois pensent comme les gens du château, qui flattent peu le troupiier français, il est à craindre qu'ils ne lâchent sur toi leurs chiens à toute volée; dans ce cas, me suis-je toujours dit à moi-même, établissons notre bivouac quelque part, passons encore cette nuit à la belle étoile, comme cela t'est arrivé quelquefois avant de t'engager indéfiniment dans le régiment des pékins; une nuit est bientôt avalée. Ce qui fut dit fut fait. J'avais remarqué, en arrivant, à deux portées de fusil du village, un charmant bouquet de bois sans feuilles qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une certaine petite forêt de sapins que j'avais hantée pendant le grand bastingage de la retraite de Moscou, où, par parenthèse, vous le savez mon colonel, nous avons manqué de laisser nos os... Et puis, la chaleur n'était pas étouffante hier au soir; heureusement que le temps n'avait pas soif, sans cela j'étais flambé; bref, je m'acheminai vers l'endroit en question, où je trouvais bonne compagnie, ma foi ! des hiboux, des rats et un assez joli assortiment de grenouilles qui roucoulaient dans une mare voisine; n'importe, malgré le dialogue de ces dames, j'allume un petit feu, ni plus ni moins que si je m'étais trouvé en Moravie, j'approvisionne ma bouffarde, je me fais un lit de plumes de branchages et de feuilles sèches; pour couverture je prends ma capote, pour oreiller, mon sac, et me voilà couché, ne songeant qu'à vous, mon colonel, et à tout ce qui nous était arrivé depuis l'année dernière; bref, je me suis endormi jusqu'aux premiers rayons du jour, qui m'ont trouvé ce matin assis dispos que le lendemain de la bataille d'Austerlitz, où il ne faisait pas chaud ron plus, vous devez vous le rappeler encore, mon colonel ?

— Oui, je m'en souviens, dit avec impatience d'Harleville; mais ce n'est pas d'Austerlitz qu'il s'agit : arrive au fait !

— Fait excuse, mon colonel, vous me demandez la chose de cette nuit, je vous la développe en vous disant que je me suis étendu dans le bois, et que j'y ai très bien dormi.

— Tu as commis une haute imprudence : l'endroit que tu avais choisi est rempli de carrières en pleine exploitation, et dans leurs cavités se retirent des animaux malfaisants; je connais les lieux, moi... tu aurais pu être piqué par quelque insecte...

À ces mots, le Balafre baissa la tête, prit un air sombre, et marmotta entre ces dents ces paroles de d'Harleville entendit, sans toutefois les bien comprendre :

— Le bec des animaux à plumes, qui habitent généralement sur les arbres, le dard des insectes à quatre, six, ou plus ou moins de pattes, qui fréquentent les cavernes, sont souvent moins dangereux que la langue de certains individus sans plumes et sans bec qui séjournent dans les châteaux.

— Qu'est-ce que tu marmottes-là tout seul ? fit d'Harleville, qui commençait à s'impatienter.

— Je dis, mon colonel, que si ce temps continue la vendange sera très-agréable l'année prochaine. Quant aux insectes, j'ignorais qu'ils pussent être malfaisants dans ce pays, en Italie, en Egypte, en Espagne, je ne dis pas... mais à Mennecey !...

Et le Balafre tourna la tête en signe de négation.

— Au surplus, reprit-il après un silence, ces insectes-là me sont inférieurs; fin finale, mon colonel, et pour achever la chose, une fois bien éveillé, je me suis brossé, astiqué, et j'ai fait mon entrée triomphante, ma véritable entrée officielle dans ce village; mais j'ai été bien agréablement surpris de voir qu'au lieu de me fuir, les paysans et surtout les paysannes m'envisageaient avec plaisir; ils m'ôtèrent leurs bonnets et me faisaient des révérences, les pieds en dedans et les coudes en dehors, à l'inverse de l'ordonnance, j'entendis même résonner à mes oreilles des discours comme ceux-ci : « En voilà un qui revient, tant mieux ! cela prouve qu'ils ne sont pas tous morts, comme le disait notre curé ; » il n'y avait pas jusqu'aux jeunes filles et aux peupôts moutards qui ne me regardassent d'un air tout

joyeux; bien plus, quelques-uns de ces microbes voulurent me porter mon sac ! « Voilà qui va bien, Magloire, me suis-je récupéré à moi-même, les uniformes de la garde ne sont pas aussi mal vus à l'extérieur des localités que dans l'intérieur. » De fil en aiguille, je suis arrivé sur la grande place, où j'ai lié conversation avec deux bourgeois de l'endroit, qui se grattaient les os des jambes en manière de délassement; tout en jabonnant, ils m'ont appris qu'une petite maison, ni belle ni laide, ornée d'un jardin et décorée d'un clos, située à droite, à l'extrémité de l'avenue qui conduit au château, était à vendre ou à louer, au choix. Alors je me suis dit d'abord et en réitérant : « Magloire, tu achèteras la cassinie, si elle n'est pos trop chère, et tu devien-dras bourgeois et Menneceyen jusqu'au bout des ongles.

— C'était donc pour cela que tu étais allé trouver ce notaire ? demanda d'Harleville.

— Justement, mon colonel; je voulais passer le contrat de vente de la chose que j'ai achetée indubitablement, parce qu'elle m'a complètement convenu, après l'avoir inspectée... mais nous ne sommes plus qu'à deux pas du château de votre respectable tante, mon colonel; permettez-moi de vous quitter; vous pourrez venir me visiter quand cela vous fera plaisir, attendu qu'il n'y a pas pour plus de dix minutes de chemin d'ici à mon nouveau quartier.

Le colonel vit bien que cette acquisition du grognard allait rendre impossible la mission dont la marquise l'avait chargée; cependant, il essaya d'ébranler la résolution du sergent, en lui énumérant tous les avantages qui résulteraient pour chacun d'eux de demeurer ensemble au château. Le Balafre l'écouta attentivement, puis lui répondit :

— Mon colonel, vous savez que j'ai le cœur sur la main, et que je ne me permets jamais d'aller chercher midi à quatorze heures pour expliquer ma pensée. Eh bien, au milieu de toutes les complaisances que votre respectable tante a eues pour moi, j'ai cru remarquer que mon infiltration dans le château ne serait pas de son goût.

— Quoi ! interrompit le colonel, est-ce toujours à cause de la recommandation qu'elle t'a faite hier d'être sage... ?

— C'est un peu ça, mon colonel; mais ce n'est pas tout, il y a encore autre chose; j'ai compris que ma position serait bancale, que les uns me regarderaient comme un sauvage, et, pis que tout cela, comme votre ex-brosseur... un domestique enfin, si vous aimez mieux ! Ces deux grades ne peuvent me chauffer. Vis-à-vis de vous, mon colonel je suis simple comme bonjour; mais vis-à-vis de votre respectable tante et de son état-major de curé et de voltigeur de Louis XIV, je ne me sens pas dans ma gamelle ordinaire, parce que tout ce qui n'est pas vous est pour moi une autre paire de manches. J'ai l'honneur d'être sergent de grenadiers, décoré, et quelque soit le peu de réusissant de ma naissance et de mon éducation, je n'oublierai jamais que je dois faire respecter ces deux titres : voilà la chose !

— Allons, Balafre, repartit d'Harleville, charmé intérieurement de la noblesse des sentiments du vieux soldat, je vois, bien décidément, qu'il me faut renoncer à mes plans de retraite.

— Bien au contraire, mon colonel, les choses se manutentionneront encore mieux : vous viendrez me voir tous les jours, je serai le dépositaire de vos vexations, de vos plaisirs, et quant à moi, au lieu de rester planté dans un salon, comme un mât de cocagne qui ne dit rien, dans mon logement, lorsque vous l'honorerez de votre présence, nous aurons la parole tous les deux, nous pourrons dialoguer indéfiniment dans les termes qui nous conviendront; nous pourrons parler à cœur ouvert de nos campagnes, de nos souvenirs, et surtout de ce pauvre Petit-Caporal, sans crainte de faire de la peine à qui que ce soit. Nous nous entendrons à demi-mots, et parfois, j'en suis convaincu, vous viendrez vous délasser de vos grandes soirées dans la cabane de celui qui a été, est et sera votre vieux Balafre et ami même après sa mort.

Le grognard avait mesuré dans son gros bon sens tout ce que la morgue aristocratique de la marquise lui ferait éprouver d'humiliations et d'ennuis dans une commensalité hétérogène et sans limites; il avait également compris tout ce que ce rôle de parasite pourrait amener de nuages en finissant par altérer même les sentiments qui unissaient le colonel à son subordonné.

— Eh bien, Balafre, fit le colonel, n'en parlons plus; achète ta maison, établis-toi dans ce village; mais laisse-moi au moins la satisfaction de t'aider dans cette acquisition, tiens : voilà 6,000 francs, accepte-les : c'est encore moi qui serai ton obligé.

— Ah ! mon colonel ! s'écria le sergent en repoussant le portefeuille que d'Harleville lui présentait, avez-vous bien celui de me faire un pareil affront ? Ne dirait-on pas, si j'étais assez... n'importe quoi pour accepter cet argent, que vous avez payé l'homme qui a eu le bonheur de vous être utile un moment ? Non, mon colonel, je n'en veux pas ! La maisonnette, le jardin, et le clos me coûteront 4,000 francs; j'en ai 2,000 dans ma ceinture, et j'espère qu'avec ma pension, ma croix et mes petites ressources industrielles, je serai bientôt en état de... purger l'hy-